

1. Le complexe d'Œdipe

La spécificité du développement psychosexuel de l'être humain est liée, ainsi que l'a montré Freud dans les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* (1905), à sa temporalité : son évolution se fait en deux phases scandées par la période de latence. Entre ces deux phases s'inscrit le bouleversement pubertaire qui transforme un corps sexuellement immature en un corps sexué. Les conséquences de cette dimension diphasique sur la constitution des instances psychiques, les modalités de relations d'objet et le narcissisme sont essentiels. Le complexe d'Œdipe, qui couronne le premier temps de cette évolution et connaît une réactivation à l'adolescence, constitue le pivot de cette révolution.

Le premier temps de l'évolution psychosexuelle voit, au décours de la phase phallique, le déploiement du complexe d'Œdipe qui, mettant enjeu la différence des sexes et la différence de générations, et introduisant à l'interdiction de l'inceste, occupe un rôle fondamental dans la structuration de la personnalité. Dans sa forme complète – telle que l'a décrite Freud en 1923 dans « Le moi et le ça » — ce complexe comporte un aspect positif (attachement pour le parent de sexe opposé et hostilité pour le parent de même sexe) et un aspect négatif qui révèle l'attachement homosexuel et la rivalité pour le parent de sexe opposé. Cette configuration suscitant des désirs et sentiments contradictoires est génératrice de conflits.

Dans la théorie freudienne, le complexe d'Œdipe tient son rôle structurant de son évolution, et en particulier de son déclin qui initie l'entrée dans la latence. C'est le lien avec le complexe de castration, fortement articulé à partir de 1914 aux travaux sur le narcissisme, qui permet d'expliquer le déclin du complexe d'Œdipe chez le garçon : sous l'influence de l'angoisse de castration, que crée la perception de l'absence de pénis chez la fille, perception actualisant la menace réelle ou fantasmatique liée à la masturbation, le garçon opère un choix narcissique. Il renonce à son attachement incestueux qui subit un refoulement. Le moi, à partir de l'introjection de l'autorité parentale et de ses interdits, en utilisant les forces du ça, forme le noyau du surmoi. Aboutissant à l'évolution du moi, l'instauration du surmoi et de l'idéal du moi, le complexe d'Œdipe participe donc du remaniement topique. Une telle maturation, pour être réussie, repose sur l'adhésion au principe de réalité qui l'emporte sur le principe de plaisir ; elle suppose l'aboutissement d'un processus de différenciation qui permet d'intégrer, dans cette étape,

la triangulation objectale. Elle met en jeu narcissisme et lien objectal. Le narcissisme de l'enfant est impliqué doublement dans ce processus : par le symbolisme phallique de la castration, qui concerne l'intégrité narcissique ; par la confrontation à la disparité entre l'immaturité fonctionnelle de l'enfant et les capacités accomplies de l'adulte. Dans un registre objectal, le renoncement à l'amour incestueux permet à l'enfant de sauvegarder les liens de tendresse à ses objets. Le travail psychique qui aboutit au déclin de l'œdipe repose donc sur une série de négociations qui permettent de garder à condition de pouvoir renoncer : ce processus qui engage des pertes et des gains réactive l'élaboration de la position dépressive et remet en jeu les assises narcissiques. Les identifications aux parents appartiennent à cette transaction, et aboutissent à l'instauration des instances surmoi/idéal du moi, Prenant la suite des identifications secondaires issues des investissements d'objets, le surmoi, selon Freud, peut être considéré comme un cas d'identification réussie à l'instance parentale.

C'est sur cette théorisation que s'appuient les réflexions psychanalytiques qui portent sur le développement normal et pathologique de l'enfant et sur les remaniements de l'adolescence. Or, tout en apparaissant encore aujourd'hui comme le point fondamental de l'organisation psychique, le complexe d'Œdipe décrit par Freud comporte des lacunes, des points aveugles, qui ont suscité discussions, controverses passionnées, et propositions théoriques qui varient selon les auteurs. De Melanie Klein et Ernest Jones, pour ne citer qu'eux parmi les contemporains de Freud, aux psychanalystes actuels, nombreux sont ceux qui sont revenus sur certains aspects de la théorie proposée par Freud. Certains, comme Roiphe et Galenson, s'appuient à cet effet sur l'observation prolongée de jeunes enfants (1987). Les travaux portant sur ce sujet, tout en discutant les points litigieux, confirment l'importance de la découverte freudienne. Jones va même jusqu'à se dire, dans ce débat, « plus royaliste que le roi ». Il est vrai que l'affirmation de Freud : « La relation fatale de la simultanéité entre l'amour pour un des parents et la haine contre l'autre, considéré comme rival, ne se produit que pour l'enfant masculin » ébranle les tenants de sa théorie. L'enjeu est important : rien moins, souligne Jacques André, que la remise en question de l'universalité du complexe d'Œdipe comme noyau des névroses, étant donné que celles-ci ne sont pas épargnées à la femme (André, 1994). Ce n'est pas ici le lieu de présenter une synthèse des écrits de différents auteurs, mais il nous semble important de préciser notre position sur quelques points théoriques qui font l'objet de désaccords, ce qui entraîne un flottement du sens même de certains termes.

Les divergences qui nous intéressent portent essentiellement sur le moment d'apparition du complexe l'Œdipe, sur la vaste question de l'Œdipe féminin, et sur celle de l'existence de l'angoisse de castration chez la fille. Les trois questions sont étroitement liées. Les théories les plus novatrices sont celles de Melanie Klein : elles ont permis de reconsidérer ces trois aspects de telle manière que, par la suite, nombre d'auteurs non kleinien ont intégré son point de vue aux élaborations de Freud – essentiellement celles qui portent sur l'angoisse et sur la bisexualité – pour déboucher sur une théorisation mieux à même d'appréhender les données de la clinique et en particulier des traitements psychanalytiques d'enfants.

2. Moment d'apparition de l'Œdipe

À partir de l'analyse des jeunes enfants, Melanie Klein a proposé une conception du développement précoce en termes de positions schizo-paranoïde et dépressive. La définition même de la position dépressive, qui postule la prise en compte de la mère comme un objet total et la différenciation entre mère et objet non-mère, implique la mise en place d'une triangulation servant de point de départ à l'organisation du complexe d'Œdipe. Ce point de vue a été corroboré par le travail de psychanalystes d'enfants, tels que Diatkine et Simon (1972). Ces auteurs ont montré qu'aussi précocement que soit mis en place un traitement psychanalytique d'enfant, il existe une organisation œdipienne élémentaire ancrée sur une triangulation. Ceci permet d'attribuer à la bisexualité psychique une origine plus précoce que ne le supposait Freud.

De son côté, Le Guen (1982, p. 93) propose la théorie d'un œdipe originaire qui permet de se dégager des apories de la théorie freudienne tout en maintenant à l'œdipe sa valeur de processus unificateur de la psyché. Il considère comme modèle originaire du complexe d'Œdipe la situation, évoquée par Freud dans *Inhibition, Symptôme, Angoisse* (1926), de l'angoisse du nourrisson confronté à la vue de l'étranger. Le père, ce « non-mère », vient signifier la perte de la mère et représenter celui qui la provoque : le destructeur, le dévorateur. Le complexe de castration s'organise, dans cette optique, à partir de la peur de perdre la mère entendue ici comme partie de soi, comme « quelque chose que l'on peut séparer de son corps », et l'angoisse de castration se rattache à la menace proférée par un tiers. Sur cette organisation initiale qui passe par une triangulation lorsque l'enfant,

dans le jeu de la bobine, s'identifie au père pour maîtriser l'absence de la mère, s'instaurera l'œdipe secondaire.

Ces points de vue permettent de considérer autrement les questions du complexe d'Œdipe et de l'angoisse de castration féminins.

La description freudienne évoquée en début de chapitre, description qui a valeur de généralisation dès que l'on parle d'œdipe, ne concerne que le garçon. La différence entre filles et garçons sur ce point, explicitée à partir de 1925 par Freud, repose sur la théorie du monisme sexuel qui modifie, selon l'appartenance sexuelle, les implications du complexe de castration et de son impact. Fille et garçon, à la phase phallique, croiraient *tous deux* en l'existence d'un seul organe sexuel, que l'on a - quand on est un garçon - ou que l'on n'a pas - quand on est une fille, ce qui fait de celle-ci un garçon châtré. La confrontation à la différence des sexes se lirait donc en termes de phallique/châtré, et non en termes de masculin/féminin. Dans cette optique, *L'angoisse de castration* est le fait des seuls garçons qui, ayant cet organe, le pénis, craignent de le perdre : c'est le moteur du refoulement qui porte sur toutes les composantes du complexe d'Œdipe : motion hostile comme motion tendre envers chacun des parents. Le petit Hans en est l'illustration réussie. Les petits garçons peuvent aussi être poussés par l'angoisse de castration à se dégager d'une situation œdipienne inversée : c'est le cas du futur « Homme aux loups ». Les particularités de son attachement à une position passive expliquent toutefois les défauts d'élaboration du complexe d'Œdipe chez lui, déjà notés par Freud.

3. L'Œdipe féminin

La fille, dans cette optique, n'a rien, le sait, et veut avoir ce qu'a le garçon. Au lieu de l'angoisse de castration - non justifiée, car elle n'a rien à perdre — elle connaît uniquement l'envie du pénis. Sans cette angoisse pour initier, par le refoulement et le renoncement à ses désirs œdipiens, le déclin de l'Œdipe, elle entame un processus qui la lie au père, dont elle espère un enfant comme substitut du pénis désiré. À moins que l'issue du complexe de castration ne soit pour elle trouvée dans le déni ou le complexe de masculinité. Quant aux relations à la mère, elles sont marquées par l'hostilité, la déception et la rancœur. Le complexe d'Œdipe s'ouvre pour la fille lorsqu'il se ferme pour le garçon, et l'issue positive qui aboutit à la constitution d'une instance surmoïque prenant la place des interdits parentaux n'a pas pour elle la même

fonctionnalité que pour lui. La fille acceptant la castration comme un fait accompli, « avec la mise hors circuit de l'angoisse de castration tombe aussi un puissant motif pour l'édification du surmoi » (Freud, 1923*b*, p. 33). De ce constat découlent une blessure narcissique et un sentiment d'infériorité.

À la suite d'échanges avec des collègues et de controverses, Freud remanie son point de vue sur certains aspects : dans un texte de 1931, « De la sexualité féminine », il insiste sur la complexité de l'évolution féminine. L'attachement premier à la mère le frappe à présent par son intensité et sa durée : « la phase de lien exclusif à la mère, qui peut être nommée pré-œdipienne, revendique ainsi chez la femme une importance bien plus grande que celle qui lui revient chez l'homme » (p. 141). C'est l'angoisse de perdre l'amour de l'objet qui, chez la fille, correspond à l'angoisse de castration chez le garçon.

Certains textes de Freud viennent d'eux-mêmes contredire ses propres positions théoriques. Dans « Un enfant est battu », comme le souligne Menahem (1997, p. 26), Freud évoque une sexualité infantile proprement féminine, où l'aspiration libidinale de la petite fille accompagne un pressentiment des buts sexuels et une excitation des organes génitaux ; il met aussi en scène le père œdipien de la petite fille. André fait remarquer à propos du même texte que ce père, séducteur par ses fantasmes inconscients, contribue à faire exister pour la fille le vagin, sa représentation et son excitation.

L'idée d'une méconnaissance du vagin par la fille comme par le garçon, qui sert de support à la théorie du monisme phallique, fait partie des points fortement contestés. Josine Miiller affirme dès 1925 l'existence d'un investissement précoce du vagin, lié à des expériences masturbatoires. Melanie Klein décrit chez la fille un investissement génital précoce en étroite relation avec l'oralité, bouche et vagin partageant le même but : recevoir. Un refoulement intervenant très tôt explique la méconnaissance dont le vagin fait l'objet par la suite.

Plus récemment, Roiphe et Galenson (1987) ont mis en évidence l'existence d'une phase génitale précoce, entre 15 et 19 mois, chez les enfants des deux sexes. Durant cette période, où les enfants acquièrent une connaissance précise de leurs organes génitaux, se développe un sens discernable de l'identité sexuelle. Les observations de ces auteurs montrent l'existence de réactions de castration vives dans les deux sexes, avec une différence nette entre garçons et filles : les premiers tentent de nier la différence anatomique ; les secondes la reconnaissent, y réagissent par des mouvements d'irritation ou de dépression, et l'accroissement de l'ambivalence envers la mère ; elles se tournent alors vers le père. Les réactions

de castration précoce chez les filles vont de pair avec la recrudescence des peurs de perte d'objet et de désintégration de soi.

Colette Chiland, qui a consacré plusieurs articles à la question de la théorie psychanalytique du féminin, propose (1991) de dépasser le débat portant sur la connaissance réelle ou inconsciente du vagin, pour supposer plutôt l'existence préconsciente dans les deux sexes d'un schème de pénétration et d'un schème de pénétrabilité, se soutenant des expériences vécues au niveau des diverses zones érogènes. Elle s'attache (1990, p. 242) à décrire les quelques traits différentiels qui caractérisent l'homme et la femme, traits opposant « femelléité » à « malléité », et donnant lieu à des fantasmes et des formations défensives dans les deux sexes tels que l'envie du pénis et l'envie de la femelléité, la peur du pénis et la peur du vagin. C'est en effet à la *différence des sexes* que les sujets humains sont confrontés, différence qui les renvoie à une blessure narcissique fondamentale, à des angoisses et à des sentiments d'envie. Cette blessure s'aggrave de la comparaison avec l'adulte de même sexe. Une telle comparaison confronte le petit garçon à l'infériorité sexuelle par rapport au père, et à l'inadéquation par rapport à la mère, et la petite fille au constat qu'elle n'a pour l'instant rien de visible — au contraire des seins et du pouvoir fécondant que la mère possède — et à celui d'une disparité entre elle et le père qui peut susciter des angoisses d'effraction. Face à une telle situation, les modes de réaction varient : si certaines petites filles organisent le fantasme qu'elles sont un homme châtré, ce n'est pas le cas de toutes les filles.

Quant à l'envie du pénis, elle est décrite par Freud comme par Melanie Klein, mais chacun lui donne une place différente dans l'organisation psychosexuelle de la fille. Ne faut-il pas surtout l'entendre comme le désir chez la fille de voir, *en plus de ce qu'elle a*, les avantages symboliques, sociaux et affectifs liés pour elle au fait d'être un garçon. Par ailleurs, l'envie qu'ont les garçons de ce que Chiland propose d'appeler la femelléité, par le risque majeur que suscite l'identification primaire avec la mère, est plus profondément refoulée que l'envie du pénis, mais elle existe quand même : l'analyse du petit Hans en rend compte. Il s'agit là aussi d'une envie d'avoir « en plus » et non « à la place ».